

amena son pavillon. De son côté *la Thétis* mit en panne. Au bout d'une demi-heure, le brick était amariné ; ses hommes étaient aux fers à bord de la frégate, et leur capitaine avait rendu son épée. Le commandant fit nommer à Raoul une cinquantaine de matelots destinés à composer l'équipage de la prise. Ils firent leurs adieux à leurs camarades et descendirent un à un dans les embarcations. Il n'y avait plus qu'à leur donner un chef. Le commandant regarda ses officiers, et ses yeux s'arrêtèrent sur Raoul et sur Georges, qui étaient alors à côté l'un de l'autre. Il les fit appeler tous les deux : le cœur de Georges battait à se rompre.

— Messieurs, leur dit-il, j'aurais voulu choisir l'un de vous pour conduire ce bâtiment à la Guadeloupe ; malheureusement je ne le puis pas. Dans tout autre cas, ce commandement serait une faveur ; dans les circonstances où nous sommes, je dois le donner comme une corvée. Nous avons encore plusieurs jours à croiser, et ma blessure me fait beaucoup souffrir. Je puis être demain incapable de commander. Le service de la frégate doit passer avant tout. Vous êtes ses plus anciens officiers ; vous devez rester à bord.

Il désigna un enseigne de vaisseau et lui donna ses instructions. Quelques minutes plus tard, le brick orientait ses voiles et se dirigeait sur terre, pendant que la frégate faisait servir et mettait le cap au large. Toutefois, la brise avait tout à fait molli, et les deux bâtiments restèrent longtemps en vue l'un de l'autre. Quand la nuit arriva, on apercevait encore à l'horizon le profil du brick se dessinant sur un ciel pur. Georges n'avait point quitté le banc de quart, et, la tête dans ses mains, il suivait des yeux ce bâtiment qui emportait ses espérances. Raoul vint à lui et lui passa amicalement le bras autour du cou.

— Tu es donc bien chagrin de cette occasion perdue ? lui dit-il.

— Oui, répondit Georges.

— Tu ne penses donc pas que nous aurions pu être séparés pour longtemps ?

— Dans notre carrière, il faut s'attendre à des séparations pareilles. On se retrouve, d'ailleurs, ajouta-t-il un peu honteux.

Georges, dit alors Raoul d'un ton de reproche et en retirant lentement son bras, Georges, tu as dans le cœur plus d'ambition que d'amitié.

## II

Les craintes du nouveau commandant de *la Thétis* ne tardèrent pas à se réaliser. Dès le lendemain, il souffrit tellement de sa blessure, qu'il se décida à cesser sa croisière et à rentrer à la Guadeloupe. La frégate y arriva deux jours après. Le commandant était si faible que, pour aller visiter le gouverneur, il fut obligé de se faire transporter à terre, couché dans un cadre. Il avait, d'ailleurs prié Georges de l'accompagner. La précaution ne fut pas inutile, car, après quelques minutes d'entretien, il s'évanouit et on dut l'emporter.

Le gouverneur se fit raconter par Georges les divers événements de la croisière.

— Alors, monsieur, dit-il quand Georges eut terminé, M. Raoul est maintenant le commandant de *la Thétis*.

— Oui, monsieur le gouverneur, répondit Georges.

Le gouverneur se promena lentement dans la chambre. Il paraissait préoccupé. Deux ou trois fois, il alla à son bureau, y prit une liasse de papiers, en feuilleta quelques-uns et les remit en place. Enfin, il s'arrêta devant Georges.

— Vous êtes, lui dit-il, un grand ami de M. Raoul.

— Oui, répondit encore Georges.

— Eh bien, monsieur, continua en souriant le gouverneur, retournez à votre bord et veuillez dire à M. Raoul de venir me trouver immédiatement.

Ces paroles auraient dû rendre Georges heureux. Elles le remplirent de tristesse. Il se les répétait à lui-même, en retournant à bord et en regardant machinalement les avirons qui frappaient l'eau en cadence. Evidemment, il s'agissait d'une mission pour Raoul. S'il réussissait dans cette mission, il pouvait, au retour, être nommé capitaine de frégate. Cette pensée, sans que Georges osât se l'avouer, lui torturait le cœur. Qu'était-ce donc que la fortune ? S'il avait été plus ancien de grade que son ami, ou si, simplement, cet ami n'eût point été à bord, c'est à lui que serait échué cette occasion de se distinguer. Le spectacle de la belle rade de la Basse-Terre, dont les rives sont chargées d'une végétation luxuriante et sur les eaux bleues de laquelle le soleil versait alors ses ardents rayons, lui pesait comme le calme de la nature pèse aux agitations de l'âme. Il eût désiré quelque orage qui lui permit de donner le change, par des efforts physiques, aux tumultueuses pensées qui l'oppressaient. — Mais hélas ! il n'y avait d'orage que dans son cœur.

— Mon cher Raoul, dit-il à son ami en montant à bord, je suis chargé par le gouverneur de te dire de l'aller voir sur le champ.

— Sais-tu ce qu'il me veut ? demanda Raoul.

— Non ; mais notre second est hors d'état de garder le commandement de la frégate : il est presque mourant. Va ajouta-t-il d'une voix altérée, c'est peut-être la fortune qui vient, comme tu le disais, te prendre par la main.

— J'en accepte l'augure, surtout venant de toi, répondit Raoul. Et, tout joyeux, il descendit à terre.

Le gouverneur l'attendait. Il aimait beaucoup Raoul, qui lui avait été recommandé par un de ses anciens camarades.

— Mon cher Raoul, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, je n'ai dans ce moment-ci à ma disposition d'autre bâtiment que votre frégate. Il n'y a point d'officier d'un grade plus élevé que le vôtre à qui je puisse le confier ; je vous en donne le commandement provisoire.

Raoul rougit de plaisir et balbutia un remerciement.

— Maintenant, continua le gouverneur, j'ai à vous charger d'une mission importante. J'ai appris ce matin que les Anglais avaient débarqué à la Trinité et s'étaient emparé du fort qui fait la principale défense de l'île. Vous connaissez la Trinité, je crois ?

— Nous y sommes restés trois mois en station l'année dernière.

— Eh bien ! vous savez que ce fort, d'une vingtaine de pièces de canon, est situé à l'extrémité sud, au pied même des hautes montagnes de l'île. Il s'agit de le reprendre. Les Anglais ne s'y sont installés que depuis peu de jours, et il doit être facile de les en déloger par un coup de main. Je n'ai pas de grandes instructions à vous donner. Vous allez partir immédiatement ; vous arriverez demain ou après-demain dans la nuit. Attendez au point du jour, c'est la meilleure heure. Du reste, ajouta-t-il en lui tendant quelques papiers, voici des notes sur ce qui s'est passé, et des plans de l'île et du fort. Etudiez-les chemin faisant, et agissez de votre mieux.